

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

“ Ce que je cherche maintenant est la différence grammaticale ”  
L. Wittgenstein (1948)<sup>1</sup>

Patricia Smith-Churchland<sup>2</sup>, auteur du néologisme *neurophilosophy* en 1986, défend, comme nous l'avons montré, la thèse de l'élimination des états mentaux qui devraient être remplacés par des états neurobiologiques. Pour légitimer ce néologisme, P.S. Churchland ne retient de l'œuvre de Ludwig Wittgenstein (1889-1951), dans sa mise en perspective historique, que le *Tractatus.logicus-Philosophicus*(1921), voulant accréditer un lien de filiation entre le philosophe et la neurophilosophie. Pourtant, en 4.111, L. Wittgenstein affirmait bien que “ la philosophie n'est aucune des sciences de la nature ” ; que son but est la clarification logique de la pensée et non l'explication scientifique du cerveau ; qu'elle doit limiter de l'intérieur l'inconcevable par le concevable grâce à une expression simple de ce qui peut être clairement pensé. La neurophilosophie voudrait retenir seulement le point 6.53 : “ La juste méthode de philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature ” , et L. Wittgenstein ajoute lui-même “ dire quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie ”. Or le présupposé fondamental de la neurophilosophie, celui de l'inexistence des états mentaux dans le contenu matériel des états cérébraux, a été fortement critiqué par L. Wittgenstein dans la seconde partie de son œuvre. Plutôt que d'entretenir une fascination pour les termes nouveaux, L. Wittgenstein nous a appris à les analyser comme des modes d'expression. A partir de 1930, le cerveau n'est devenu un objet d'étude pour L. Wittgenstein qu'au titre de modèle de l'articulation entre la langue et le corps. Le cerveau possède une grammaire dès lors que les neurophilosophes, comme P.S. Churchland et J.P. Changeux, l'utilisent en évitant de s'en rendre compte. Apercevoir les neurosciences comme un langage, à l'heure où l'évidence de leurs résultats aveugle, tel pourrait être une définition du philosophe des sciences.

### L'analogie corporelle

Le principe de la neurophilosophie est celui de la localisation de la pensée : argument par lequel le cerveau est désigné comme siège de la pensée. Pour L. Wittgenstein la première cause d'erreur du principe de localisation de la pensée est l'utilisation d'un raisonnement analogique qui nous fait croire en la réalité matérielle de la description métaphorique. Cette prise à la lettre de la métaphore est un effet de structure de la grammaire des mots de la langue : “ La raison principale qui nous incline à localiser la pensée dans le cerveau est sans doute que nous utilisons, concurremment avec les termes “pensée” ou “penser”, les termes “parler”, “écrire” qui décrivent une activité corporelle, ce qui nous amène à considérer la pensée comme une activité analogue... Quand nous disons : “ Le cerveau est le lieu où se situe la pensée ”, qu'est-ce donc que cela signifie ? Simplement que des processus physiologiques sont en corrélation avec la pensée, et que nous supposons que leur observation pourra nous permettre de découvrir des pensées... Cependant, si nous utilisons l'expression “ le cerveau est le siège de la pensée ”, sachons bien qu'il s'agit là d'une hypothèse que seule l'observation

---

<sup>1</sup> Ce texte a été présenté pour la première fois dans le cadre d'un séminaire “ Corps humain-Neurosciences et génétique ” au Collège International de Philosophie en 1994-1995. Il fut publié dans la revue *Philosophie*, n° 49, mars 1996, p. 50-67, des éditions de Minuit.

<sup>2</sup> Churchland (P.S.), *Neurophilosophy. Toward a unified science of mind-brain*, M.I.T. Press, 1986.

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

de la pensée dans le cerveau serait à même de vérifier ”<sup>3</sup>. A partir de l'analogie de penser avec, par exemple, parler dans leur fonction grammaticale, nous attribuons une même logique corporelle: comme “ la bouche exprime la pensée”, le cerveau exprime la pensée. Le recours à cette analogie corporelle procède à partir d'un schéma causal selon lequel le cerveau est l'agent opératoire de la pensée, son mécanisme intermédiaire. En affirmant que c'est l'esprit qui pense, en attribuant le “qui” au cerveau, la métaphore est remplacée par un argument localisateur fort, une sorte de réductionnisme voilé.

Pour L. Wittgenstein la pensée est “ une activité qui utilise des signes ”. Et à cet égard il limite son projet à la compréhension de la structure et de la grammaire d'expression comme “ le cerveau exprime la pensée ”. Par l'analogie corporelle, le cerveau est considéré comme un organe matériel ; dans l'expression “ siège de la pensée ”, le cerveau contient et matérialise l'état mental qui n'est qu'un autre nom de la réalité physiologique de l'état neuronal. Le risque de l'analogie corporelle est d'entériner l'hypothèse de la localisation sous le poids de réalisation de la métaphore. Car si le cerveau est le siège de la pensée, il n'y a plus à supposer l'existence d'états mentaux indépendants puisque l'explication neurophysiologique se présente comme la description causale de la réalité. Le mot “ siège ” spatiale la pensée.

L. Wittgenstein utilise lui aussi des métaphores spatialisantes, mais il les maintient comme telles : Dans les *Cours de Cambridge* des années 1930-1932, après avoir rappelé que la pensée est un processus symbolique qui dure aussi longtemps que son expression, il compare, retrouvant le modèle de Georges Cabanis<sup>4</sup>, la pensée et la digestion : “ Examinez l'exemple de la digestion. Nous pouvons la considérer : a) comme un processus caractéristique d'êtres humains. b) comme un processus chimique, de façon totalement indépendante du fait que ce soit dans l'estomac qu'elle ait lieu. Nous adoptons une conception similaire de la pensée. mais les processus physiologiques compris dans la pensée, quels qu'ils soient, sont sans intérêt pour nous ”<sup>5</sup>. La similitude entre l'estomac et la pensée s'arrête à la prise en compte des processus physiologiques internes : s'il est vrai que la digestion s'effectue dans l'estomac au point de déterminer sa qualité, la pensée, qui est pour L. Wittgenstein un processus symbolique, ne peut trouver sa raison dans ses processus physiologiques. La comparaison du “dedans” et du “dehors” est pernicieuse car elle nous fait attribuer la pensée “dans la tête”. L'image trouve son utilité par la localisation fonctionnelle qu'elle suggère. “ Mais nous oublions ensuite cette image et continuons à employer le langage qui en dérive ”<sup>6</sup>. Beaucoup sont ceux qui, attirés par l'effet de réel procuré par les descriptions neurologiques, oublient de se remémorer expressément l'image au moment où ils l'emploient.

Aussi faut-il refuser toute organicité de la pensée car “ il n'existe pas de processus mental qui ne puisse être symbolisé ”<sup>7</sup>. Trouver une marque distinctive de la pensée dans le cerveau reviendrait à introduire des représentations dans l'esprit. La pensée devrait, dans le meilleur des cas, se diviser en deux parties l'une organique et l'autre inorganique ; dans le pire de ce positivisme, se réduire à la part organique. Dans ces deux cas, la réduction fait précéder la

---

<sup>3</sup> Wittgenstein, *Blue book*, [1933-1934], *Le Cahier Bleu*, trad. Guy Durand, Paris, Gallimard, coll. “Tel”, 1965, p. 54, [p. 7]. L. Wittgenstein développe ce thème de l'analogie entre le physique et le mental dans *Le Cahier brun*, [1934-1935], trad. G. Durand, *op. cit.*, pp. 244-250.

<sup>4</sup> G. Cabanis (1757-1808) proposait de comprendre la relation de la pensée et du cerveau sous le modèle de la digestion : “ Nous concluons avec la même certitude que le cerveau digère en quelque sorte les impressions ; il fait organiquement la sécrétion de la pensée ”, *Rapports du physique et du moral chez l'Homme*, 1802.

<sup>5</sup> *Les Cours de Cambridge, 1930-1932*, trad. Elisabeth Rigal, Mauvezin, T.E.R., 1988, p. 28, Automne 1930.

<sup>6</sup> *Op.cit.*, p. 29.

<sup>7</sup> *Op.cit.*, p.51

pensée par le cerveau alors qu'il n' " y a rien qui existe avant que la pensée ne soit mise en mot ou en figure " <sup>8</sup>.

### Métaphore et hypothèse

“ Quand nous disons : “ Le cerveau est le lieu où se situe la pensée ”, qu'est ce donc que cela signifie ? Simplement que des processus physiologiques sont en corrélation avec la pensée, et que nous supposons que leur observation pourra permettre de découvrir de pensées. Mais quel sens pouvons-nous donner à cette corrélation, et en quel sens peut-on dire que l'observation du cerveau permettra d'atteindre des pensées ? ” <sup>9</sup>. L'hypothèse de la corrélation entre la matière cérébrale et la pensée présuppose l'établissement réel de connexions directes entre un cerveau cause et des pensées effet. La question de L. Wittgenstein “ en quel sens peut-on dire que l'observation du cerveau permettra d'atteindre des pensées ? ” pose le problème de la différence entre observation et expérimentation. La neurophilosophie semble éviter le problème de cette différence en établissant des connexions physiques entre les fonctions et les réseaux de neurones ; si bien que, depuis 1933-34, les progrès de la neurophysiologie auraient rendu caduque la remarque seulement méthodologique de L. Wittgenstein !

Cependant la difficulté ne disparaît pas pour autant. Par la notion d'observation, L. Wittgenstein interroge le mode de liaison, et plus sûrement de croyance, que nous inférons en affirmant observer un même phénomène à la fois de manière interne (le cerveau) et externe (la pensée). S'il est vrai que nous pouvons “ avoir l'idée que la correspondance a été constatée expérimentalement ”, encore faut-il distinguer une correspondance établie de manière directe ou de manière indirecte. Le plus souvent, de manière indirecte, “ il s'agit d'observer le cerveau d'un sujet qui est en train de penser ”. Les tests d'évaluation externe assurent depuis toujours ce que nous avons appelé une induction négative : c'est-à-dire à partir du constat clinique de dysfonctionnements (ces pathologies s'expriment toujours de façon négative comme les aphasies, les amnésies... ) que l'on compare le positif et le négatif pour dresser la carte de la normalité fonctionnelle. Le neuroscientifique induit la généralité du fonctionnement normal du cerveau à partir des déficiences et des anomalies constatées. Il utilise pour cela un raisonnement aveugle puisque rien ne prouve que ce qui fait défaut soit le contre modèle de ce qui fonctionne.

L. Wittgenstein le souligne : “ Mais, l'explication risque d'être insuffisante du fait que l'observateur ne connaîtra qu'indirectement les pensées par l'intermédiaire du sujet qui doit d'une façon ou d'une autre les exprimer ” <sup>10</sup>. Bien sûr afin de réduire au maximum l'écart entre les expressions subjectives et les évaluations objectives, le scientifique mettra en place une succession d'expériences contradictoires qui tendront à diminuer la force hypothétique pour la remplacer par des effets probatoires. L. Wittgenstein souhaite maintenir la distinction méthodologique entre hypothèse, formulée dans l'expression “ le cerveau est le siège de la pensée ”, et l'observation de la pensée dans le cerveau qui exige toujours une vérification. La question, que nous pose L. Wittgenstein, est de savoir si la méthode expérimentale peut s'appliquer à la pensée sous le prétexte d'en vérifier les effets physiques dans le cerveau. En effet de manière indirecte, la preuve de la connexion est, non seulement soumise à l'induction négative, mais à un perpétuel postulat de vérification. Non que l'on puisse parvenir à une connaissance suffisante, susceptible de constituer une science, la neurologie. Mais l'objectivité établie ne doit pas se confondre avec l'idée d'une objectivation, d'une

---

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p.96.

<sup>9</sup> *Le Cahier Bleu, op. cit.*, p. 54, [p. 7].

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 55, [p. 8].

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

matérialisation intégrale de la pensée. L. Wittgenstein nous présente une exigence éthique, non pas pour servir d'alibi à un nouveau dualisme, mais pour à l'intérieur d'une épistémologie du langage scientifique distinguer les effets de croyance métaphorique de la réalité effectivement atteinte par la science.

Même dans le cas de la manière directe des obstacles se présentent : L. Wittgenstein prend l'exemple où “ le sujet et l'observateur ne font qu'un, un homme qui pourrait regarder dans un miroir, par exemple, ce qui se passe dans son cerveau ”<sup>11</sup>. Refusant de dédoubler le même phénomène, L. Wittgenstein ne retient pas la position du matérialisme réductionniste qui ferait de la pensée un nom externe d'une cause interne. La différence interne-externe doit être effective au point de permettre la reconnaissance de l'existence de deux phénomènes : “ L'un, que l'on nommera “pensée” : une série d'images, d'impressions, ou une série de sensations visuelles, tactiles, cinesthésiques, éprouvées en écrivant une phrase ou en prononçant des paroles ; et d'autre part, un phénomène d'une autre sorte : la vue des contractions ou des mouvements cellulaires du cerveau ”(*Id.*). En demandant où se trouve la pensée la science neurophysiologique favorise l'identité des phénomènes par la recherche du lieu de la pensée. La localisation, c'est-à-dire la détermination des causes physiologiques des fonctions, si elle commence précisément en 1810 avec la phrénologie de F.J. Gall<sup>12</sup>, sert toujours d'argument pour rejeter la dualité descriptive présentée par L. Wittgenstein. Car la localisation présuppose deux parts d'un même phénomène : la part physiologique causale et la part psychologique secondaire.

Comment dès lors critiquer cette causalité psychoneurologique sans être immédiatement accuser de dualisme, de distinction réelle des substances à la manière de R. Descartes ? L. Wittgenstein propose deux solutions : d'une part l'observation portera d'autant plus sur la corrélation (“ *a correlation of two phenomena* ”) que l'on aura pris le soin de souligner la dimension phénoménale de la pensée (“ *Both these phenomena could correctly be called “expressions of thought”*”). Par le recours à la théorie de l'expression, L. Wittgenstein tend à accorder aux deux phénomènes une égale réalité dans la mesure où ce qui est éprouvé subjectivement dans la pensée d'un souvenir a autant de contenu que la vision objective des mouvements cellulaires provoqués par cette pensée dans le cerveau. En écrivant “dans ” et non pas “ par ” le cerveau, nous sommes déjà pris au piège du langage en favorisant la thèse d'un rapport de contenu à contenant. Le développement des technologies récentes (telles que celles du scanner... ) permet de réaliser l'expérience d'un sujet se voyant penser !

Mais le passage de la corrélation à la causalité se traduit aussi par l'abandon de la théorie de l'expression pour celle de la localisation. Par “ *expressions of thought* ”, L. Wittgenstein place la pensée en position de cause productrice de différentes expressions : une expression subjective ressentie par la conscience du sujet, et une expression objective descriptible par l'observation des modifications des états du cerveau. L. Wittgenstein n'indique ni la structure grammaticale “dans ”, ni celle “ par ”, mais plutôt “ *expression of thought* ” : ce qui indique deux modalités d'expression de la pensée, irréductibles l'un à l'autre, et qui ne peuvent être unifiées en une théorie globale et définitive. La corrélation provient de la question “ Comment ma pensée s'exprime-t-elle par le moyen du cerveau ? ”, alors que la localisation présuppose la question “ Mais où se trouve donc la pensée ? ”.

L. Wittgenstein reconnaît donc à la pensée un domaine d'expérience spécifique et supérieur à toutes les objectivations cérébrales. C'est par un abus de langage que nous oublions la

---

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 55, [p. 8].

<sup>12</sup> Lanteri-Laura G., *Histoire de la phrénologie. L'homme et son cerveau selon F.J. Gall*, Paris, P.U.F., 1970. 2e ed. 1994.

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

dimension métaphorique de l'expression “ le cerveau est le siège de la pensée ” pour rejoindre le domaine de la méthode expérimentale par le biais de l'hypothèse. “ L'observation de la pensée dans le cerveau ” n'est que la conséquence d'une erreur logique.

### Grammaire et lieu réel

“ Par exemple, quand vous dites : “ C'est assurément dans la tête que se situe la pensée ”, vous vous la représentez alors comme une activité. Il est également correct de dire que la pensée est une activité la main qui écrit, du larynx, du cerveau, de l'esprit, pour autant que l'on saisit la portée logique de ces diverses affirmations. Mais comprenez-le bien : c'est en se méprenant sur la portée logique des expressions que l'on croira que l'une d'elles indique le lieu réel des activités de la pensée ”<sup>13</sup>. Si l'on perd la “grammaire” qui structure les expressions du langage, on est entraîné dans des conséquences ontologiques qui nous font croire en la réalité des phénomènes. On passe ici des mots aux choses. En définissant la pensée comme “ une opération qui comporte essentiellement l'usage des signes ”(*Id.*), L.Wittgenstein lie la pensée à la grammaire dans la mesure où l'usage des signes est déterminé par un certain nombre de règles logiques.

A l'inverse le neurophilosophe, en localisant la pensée dans le cerveau, aura tendance à secondariser la pensée ou à établir une hiérarchie de phénomènes conséquents ; pourtant dire “ la pensée est une activité du cerveau ” est seulement une affirmation logique dont la “grammaire” permet de conserver le caractère hypothétique par le jeu des signes ; il s'agit ici tout au plus d'une certaine manière d'utiliser les signes pour écrire un phénomène. Seulement le neurophilosophe est pris dans le jeu du langage en prenant à la lettre l'expression seulement logique. Ainsi l'expression “ la pensée est une activité du cerveau ” (mais aussi de la main, du larynx... ) devient “ la pensée est l'activité du cerveau ”. Le passage de l'expression logique au lieu réel du cerveau est dû à la dérive grammaticale de l'expression. “ La pensée est l'activité du cerveau ” est un des sens possibles de l'expression “ la pensée est une activité du cerveau ”. Mais l'argument de localisation a eu tendance à réduire l'expression logique aux possibilités réelles de la physiologie cérébrale. Le neurophilosophe a horreur des vides suscités par la grammaire philosophique.

La différence entre la philosophie et la neurophilosophie est méthodologique : comme nous le rappelle L.Wittgenstein, “ la méthode des sciences demeure constamment à l'esprit des philosophes, et ils sont sans cesse tentés de se poser des questions et d'y répondre de la même façon que l'on a coutume de le faire dans les disciplines scientifiques. Cette tendance est à l'origine de la spéculation métaphysique, elle conduit la pensée vers une obscurité complète. Je voudrais que vous compreniez bien que notre travail ici ne consiste pas à réduire n'importe quoi à tout autre chose ou à expliquer quoi que ce soit. La philosophie est par nature “ purement descriptive ”<sup>14</sup>. L'erreur logique des disciplines scientifiques provient de leur finalité méthodologique: en expliquant la réalité par des lois précises et efficaces, la science est obligatoirement réductrice. Mais le risque métaphysique accentue l'oubli de la grammaire qui structure le langage par la croyance en l'explication du réel. La neurophilosophie n'échappe pas à cette critique, car “ la volonté de procéder selon une méthode scientifique est également une des causes principales de notre désir de généralisation ”<sup>15</sup>. La neurophilosophie a oublié le cas particulier du langage pour favoriser, dans les expressions, celle qui fournira l'explication la plus réelle, du point de vue d'une réalité scientifique. La philosophie scientifique, telle

---

<sup>13</sup> *Le Cahier Bleu, op. cit.*, p. 66, [p. 16].

<sup>14</sup> *Op.cit.*, p. 70, [p.18].

<sup>15</sup> *Op.cit.*, p.69, [p.18].

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

qu'elle se pratique dans la neurophilosophie, s'est laissée fasciner par certaines formes d'expression qu'elle a prise au sens réel plutôt que de les référer à l'usage.

On le sait la thèse de L. Wittgenstein est de lier la connaissance de la grammaire philosophique à la conscience des différents usages des expressions. “Philosopher, dans le sens où nous employons ce terme, c'est d'abord lutter contre la fascination qu'exercent sur nous certaines formes d'expression”<sup>16</sup>. Ainsi la signification réelle d'un mot comme la pensée ne trouve pas dans la réalité du cerveau un objet suffisant et correct pour satisfaire aux règles de la grammaire. Ainsi, animé par le souci méthodologique de régler le rapport du langage et de l'objet, L. Wittgenstein soulignera toujours la double exigence de la philosophie : “En philosophie on est obligé dans tous les cas d'apprendre non seulement *ce que* il faut dire sur un objet, mais *comment* il faut en parler”<sup>17</sup>. En entretenant au contraire la confusion, l'intentionnalité ne trouverait pas sa définition dans un état d'esprit ou un processus mental. Par exemple, écrit Wittgenstein, l'intention de faire un portrait n'est pas un processus matériel précis dans le cerveau du peintre. Au sens où le portrait à faire aurait été enregistré par la mémoire si bien que le peintre n'aurait plus qu'à dérouler sur la toile l'enchaînement des images perçues. Or en opposant la constitution d'une représentation intentionnelle et son interprétation, L. Wittgenstein critique l'idée d'une restitution complète d'un processus mental. “L'intention de faire”(*intending*) est le résultat d'une combinaison de nombreux états d'esprits plutôt que la projection mécanique d'une perception enregistrée. Cet écart est dû aux modifications apportées par la réinterprétation permanente de l'action à accomplir selon les circonstances, les motivations... du présent.

### Pas d'opération mentale

Une autre confusion est développée lorsque nous nous référons à l'idée d'opération. Lorsque nous pensons à M. Smith, c'est que nous sommes en train de le désigner du doigt en disant “voici Mr. Smith” : “j'entends qu'il ne se produit en nous aucune surprenante opération mentale qui nous permettrait d'évoquer Mr. Smith quand Mr. Smith est absent. Toute la difficulté que l'on éprouve à découvrir l'origine réelle de la connexion indiquée provient des formes d'expressions du langage ordinaire qui peut faire croire que la connexion entre nos pensées (ou leur expression) et la chose à laquelle nous pensons doit intervenir dans l'instant même où se révèle (ou s'exprime la pensée)”<sup>18</sup>. La neurophilosophie résout le problème de l'intentionnalité en ayant recours à une théorie de la mémoire qui conserve plus ou moins l'image perçue ; selon le degré d'intensité, l'intention de faire vient actualiser, par des processus cérébraux, ce qui est nécessaire du passé pour produire l'état mental. Ainsi l'opération mentale est le résultat d'une actualisation. A l'inverse L. Wittgenstein, en définissant la pensée par son expression, interdit toute référence cognitive à des états antérieurs à l'action présente. En nous ne se produit pas une opération par laquelle une connexion serait active entre les états cérébraux et les états mentaux. En oubliant le travail de réinterprétation intentionnelle, nous croyons en un processus linéaire qui rejoint le présent au moment même de l'action. Les formes d'expression du langage ordinaire, comme l'emploi d'un temps passé pour se référer à une information passée et restée implicite, alimente la croyance en une simultanéité et en une disponibilité de toutes les informations synthétisées dans l'expression présente de la pensée. En utilisant le terme “mental” nous considérons bien

---

<sup>16</sup> *Op.cit.*, p.84, [p.27].

<sup>17</sup> L. Wittgenstein, *Remarques sur les couleurs* (1950-1951), trad. G. Granel, T.E.R. 1984, 2 ed., n° 43, p. 32.

<sup>18</sup> *Le Cahier bleu, op. cit.*, p. 101, [p. 38].

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

que la signification ou la pensée sont une forme d'activité mentale mais nous indiquons par là même notre ignorance et notre incompréhension de “ la façon dont les choses se passent ”<sup>19</sup>.

“Mental” n'explique rien. De même “opération mentale” est une faute de raisonnement, qui sont en un sens étroitement liées, doivent se trouver dans le même temps, présentes à notre esprit ”(*Id.*). La liaison, L.Wittgenstein retrouve ici l'argument critique de D.Hume sur la croyance en une connexion nécessaire, est difficilement appréhendable pour qui se situe au niveau du résultat unifié. On suppose le déroulement mécanique de “connexions” entre différents niveaux de réalité mentale (l'image-expérience... ), eux-mêmes accrédités du qualificatif de “réalité” par la supposition de causes neurophysiologiques à leur constitution... ainsi de suite. Cette référence causale est constante dans la mesure où l'état mental est compris comme le résultat d'une somme d'états physiologiques. Mental=cérébral.

Pourtant la neurophilosophie prétend avoir éliminé toute référence au langage ordinaire en rejetant les modes d'évaluation de la *folk psychology*. En effet le principal défaut de la psychologie ordinaire serait de décrire l'intentionnalité à partir de la seule référence à l'état mental. Peu lui importe de savoir comment a été produit cet état mental. Les développements de la subjectivité et de l'intériorité se trouvent confirmés par la méthode d'introspection qui ne nécessite aucune donnée neurophysiologique. Pour P.S. Churchland ce manque de scientificité discréditerait le contenu de la psychologie ordinaire. Seulement descriptive, la psychologie ordinaire ne parviendrait pas à la question des fondements, celle de la constitution des états mentaux.

Mais la neurophilosophie entretient la confusion entre la description d'un état mental et sa constitution par le mécanisme de la pensée : “ Une confusion s'établit aisément entre les moyens qui nous permettent de décrire un état mental et une hypothèse touchant au fonctionnement de ce que nous appelons le mécanisme de la pensée ; et d'autant mieux que ces hypothèses ou ces représentations du fonctionnement de l'esprit ont été incorporées aux formes d'expression du langage commun ”<sup>20</sup>. Avec la neurophilosophie, l'hypothèse est devenue le moyen de décrire un état mental : ainsi le remplacement de la psychologie ordinaire sera d'autant plus aisée que les formes d'expression du langage commun trouvent dans les affirmations neurophilosophiques un contenu crédible. Cette crédibilité favorise le mouvement de substitution dans la mesure où la neurophilosophie répondrait à l'attente d'explication de l'opinion par des réponses scientifiques.

Or l'état mental n'a pas d'existence hors d'un processus d'expression. La neurophilosophie, par la complexité physicochimique des réseaux de neurones, met plutôt l'accent sur l'arrière plan cérébral qui produirait l'acte mental, tandis que L.Wittgenstein fait dépendre l'activité pensante de l'activité d'expression de la pensée. Ainsi la dimension opératoire ne serait pas dans le cerveau mais dans le mode d'accomplissement de la pensée. Ce qui fait exister la pensée, c'est le mode d'expression.

### La thèse de l'émergence

---

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 102, [p. 39]. L. Wittgenstein reprend ce thème de la correspondance forcée entre le cerveau et le mental : “Remarquez encore avec quelle assurance on nous déclare qu'une certaine configuration du cerveau doit correspondre aux aptitudes du calculateur... sans pouvoir nous fournir aucune précision sur les correspondances psycho-physiologiques qu'impliquerait ce schéma. Ces phénomènes sont considérés comme le résultat de l'agencement du mécanisme mental qui serait la condition de leur possibilité ”, *Le Cahier brun*, trad G. Durand, Paris, Gallimard, coll. Tel., p. 224.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p 103, [p. 40].

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

En reconnaissant la complexité de l'organisation psychophysique, L.Wittgenstein n'en vient pas cependant à faire disparaître le problème du dualisme de l'esprit et de la matière sous une solution de continuité. S'il a recours à la thèse de l'émergence, c'est surtout pour mettre l'accent sur l'unité dynamique atteinte par la complexité d'organisation du corps humain : il ne suffit pas que les phénomènes matériels atteignent un certain degré de complexité pour produire l'apparition de phénomènes du plan supérieur, comme par exemple la parole. Face à l'intelligence artificielle et au développement connexionniste de la robotique, L. Wittgenstein s'interroge sur la légitimité d'attendre une machine qui parle, perçoit, désire...

Le caractère indépassable de l'expérience personnelle conduit L.Wittgenstein à refuser le monisme : “ Car , dans un sens, l'expérience personnelle, loin d'être le résultat de processus physiques, chimiques, physiologiques, semble bien former le fondement de tout ce que nous pouvons raisonnablement dire de ces processus eux-mêmes. De ce point de vue nous avons tendance à concevoir sous une autre forme l'unicité de la construction, et prétendre à tort, que le monde matériel et spirituel se compose d'un seul élément ”<sup>21</sup>. La réduction de l'expérience personnelle aux processus physicochimiques pourrait donner lieu à une argumentation moniste : ainsi le matérialisme réductionniste confond le fondement avec la cause productrice. Le statut de l'expérience personnelle pourrait faire croire à un tel déplacement dans la mesure où on la penserait comme un épiphénomène. L.Wittgenstein renvoie dos à dos le réaliste, qui croit en la réalité objective et physicochimique de l'expérience personnelle, et l'idéaliste ou solipsiste, qui n'aperçoit que l'expérience personnelle et ne croit pas en la souffrance d'autrui. Donner à l'expérience personnelle un statut particulier permet à L.Wittgenstein de préparer sa position des *Remarques sur la philosophie de la psychologie* (1946-1947) : c'est-à-dire que la thèse de l'émergence ne doit pas être comprise comme une preuve d'une action causale continue, mais comme le moyen d'une hiérarchie de niveaux, dont l'expérience personnelle serait le premier comme fondement.

Niveau 2 : Processus physiques, chimiques, physiologiques

-----  
Niveau 1 : Expérience personnelle

### Désignation et localisation

L'exemple de la localisation de la douleur illustre parfaitement cette différence entre la référence à l'expérience personnelle et celle, plus matérielle, aux processus physicochimiques. Comment savoir qu'une douleur est là, plutôt qu'ailleurs ?

Cette certitude pourrait nous faire croire que la désignation est objective, atteignant un lieu réel parce que précis. Comme si, en référence à un espace euclidien qui parviendrait à couvrir toute la surface de mon bras d'un quadrillage de lignes numérotées. Or un tel présupposé alimente la croyance d'une connaissance préalable du corps antérieure à l'expérience. Pourtant c'est la douleur qui désigne le lieu comme cause et non l'inverse. Dans ce cas il y aurait une grille préétablie de la douleur qui se révélerait dès lors que le sujet en ferait l'expérience personnelle : la douleur subjectivement ressentie serait seconde par rapport à la douleur objectivement produite par l'organisme.

---

<sup>21</sup> Op.cit., p.116, [p.48]

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

Or L. Wittgenstein renverse la croyance en la localisation objective en soulignant le rôle d'attribution de l'acte désignatif : “ Ce que je voudrais pouvoir vous faire saisir, c'est que l'acte même de désigner détermine l'emplacement douloureux. Cet acte de désignation ne doit toutefois pas se confondre avec un repérage d'un emplacement douloureux par attouchement du doigt ”<sup>22</sup>. Ainsi “ *the act of pointing* ” relève de l'expérience personnelle ; et sans pour autant être qualifiée de solipsiste, il n'y a que le sujet qui est susceptible de s'autoréférencer à son corps subjectif pour désigner sa douleur. Il y aura toujours un décalage entre ma douleur et ma douleur désignée par autrui. D'autant plus si cet autrui, comme le médecin, se réfère à une grille objective de production de la douleur. L'emplacement douloureux désigné par l'expérience personnelle détermine cet endroit comme douloureux : premier temps subjectif qui, par la désignation, passe de la sphère privée à la sphère publique.

Pour confirmer l'ambiguïté de cette double référence réaliste et idéaliste, L. Wittgenstein prend précisément l'exemple chimérique de la douleur commune : “ mais supposons que moi-même et une autre personne nous ayons une main qui soit commune à nos deux corps, les nerfs et les tendons de mon bras et ceux du bras de cette personne ayant été rattachés à la dite main par une opération. Supposons alors qu'une guêpe vienne piquer cette main. Nous crions, grimaçons ensemble, manifestons la même douleur... Disons nous alors que nous éprouvons une même douleur, ou chacun une douleur différente ? ”<sup>23</sup>. Le réaliste prendra acte de la communauté nerveuse pour affirmer qu'il s'agit d'une même douleur. L'idéaliste, au contraire, s'appuyant sur l'expérience personnelle du corps distinguera ma douleur de sa douleur.

Pour départager les points de vue si contradictoires, L. Wittgenstein accorde à l'idéalisme le caractère non substituable du “je souffre” qui ne peut décrire un certain corps particulier : pour que “ce qui souffre”, “ce qui voit”, ou “ce qui pense” soit de nature mentale il faut accorder au mot “je” de l'expression “je souffre” la dimension unique de l'expérience personnelle. Ceux qui, comme les réalistes, usent de l'expression “états mentaux” présupposent que la signification “états cérébraux” en est la signification. Cette coïncidence de l'expression et de la signification alimente, non seulement le réductionnisme, la recherche de localisation de plus en plus objective.

Or, la position de L. Wittgenstein est de disjoindre, dans la mesure où le travail de la grammaire philosophique serait respecté, l'usage d'une expression de la signification : “L'usage d'une expression est la caractéristique essentielle qui nous permet d'en reconnaître la signification. La signification n'est pas un élément qui accompagne mentalement la formulation de l'expression ”<sup>24</sup>. Suivant l'usage subjectif ou objectif “je” ne prend pas la même signification. “J'ai le bras cassé” est l'usage objectif, tandis que “ je vois un tel ” est l'usage subjectif. Les neurophilosophes auront tendance, par l'étude fonctionnelle de la vision, de la motricité... de réduire l'usage subjectif à l'usage objectif. La signification neuronale viendrait surdéterminer l'expérience personnelle. L. Wittgenstein refusera toujours une telle surdétermination en maintenant distinct l'observation externe de la douleur avec la sensation interne. L'utilisation de la même expression nominale, la douleur, ne suffit pas pour légitimer la réduction<sup>25</sup>.

Elisabeth Rigal a pu préciser, dans sa préface aux *Notes sur l'expérience privée et les “sense data”*, combien ce texte, rédigé entre la fin 1934 et mars 1936, participe de “ entreprise de

---

<sup>22</sup> *Op.cit.*, p.120, [p.50].

<sup>23</sup> *Op.cit.*, p.126, [p.54].

<sup>24</sup> *Op.cit.*, p.143, [p.65]

<sup>25</sup> *Remarques sur les couleurs, op. cit.*, n° 57, p. 16.

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

déconstruction de l'intériorité fondatrice qui laisse le "royaume de la conscience" acéphale..."<sup>26</sup>. Car la dénomination des sensations, dans notre jeu du langage privé, est un leurre entretenu par le solipsisme de l'*ego*. La grammaire des "*sense data*" privés ne peut que présumer un état d'esprit : nous employons une expression, "j'ai mal aux dents", en donnant un nom à une sensation qui n'a pas de signification suffisante pour comprendre la douleur ressentie. L'expression tient lieu de la réalité objective qu'elle décrit : "l'expérience privée est une construction dégénérée de notre grammaire (comparable, en un sens, à la tautologie et à la contradiction). Et ce monstre grammatical nous abuse désormais"<sup>27</sup>. L'objet physique n'existe pas en soi ; le *sense datum* est la manière dont l'objet physique apparaît devant "l'œil mental". La tentation d'un *ego* acéphale, comme de son inverse neurophilosophique *l'homme neuronal*, est de nier l'écart entre "l'œil mental" et l'objet physique en proposant une reconstruction objective du monde de l'intérieur même de la subjectivité. L'élimination de la vie privée ne doit pas se faire au nom de l'objectivation scientifique afin d'établir une transparence physiologique. La dégénérescence grammaticale ne peut servir d'alibi à l'émiminativisme.

### La différence grammaticale

L. Wittgenstein nous invite dès lors à construire une alternative au réductionnisme neurophilosophique car "le sel de la chose est justement qu'aucune affirmation sur l'état du cerveau(ou celui de quiconque) n'équivaut à l'affirmation qui est l'objet de ma croyance"<sup>28</sup>. Ainsi la mémoire, si actuel dans les théories neurobiologiques de l'apprentissage, est un objet de croyance. Comparé l'organisme à un rouleau de dictaphone par le relevé des traces voudrait faire croire que "les nerfs aussi ont une mémoire"<sup>29</sup>. L'évènement, par son retour mnésique, produirait un souvenir dont le signe paraîtrait logiquement associable à une trace physique. Les neurophilosophes reprocheront sans doute à Wittgenstein de reprendre l'image bergsonienne de l'enregistrement mécanique, celle du dictaphone, là où la neurochimie établit aujourd'hui la complexité des réseaux. S'il est vrai que le cerveau, à l'inverse du dictaphone, restitue ce qui a été enregistré en produisant l'intensité organique du souvenir, ce rapport quantité-qualité ne suffit pas pour L. Wittgenstein pour conclure à une continuité causale de la trace mnésique à l'évènement vécu : "Le préjugé du parallélisme psychophysique est également le fruit d'une conception primitive de la grammaire"<sup>30</sup>.

Car l'indication d'un lieu corporel tend à réduire l'activité sémantique de la pensée en un signe matériel. A la question "où ressens-tu le chagrin ?", "nous faisons *cependant* un geste vers notre corps, comme si le chagrin était en lui"<sup>31</sup>. Ce report sur son propre corps dépasse la simple désignation projective : il attribue, par l'effet de langage d'une croyance, une cause objective à un sentiment subjectif. Le raisonnement neurophilosophique entretient cette croyance que tout sens exprimé par la pensée serait le signe d'une production corporelle. Or l'objet de ma croyance, par exemple "je crois que Paul viendra", repose sur une affirmation qui n'a aucun équivalent neurophysiologique<sup>32</sup>. Croire en quelque chose ne peut

---

<sup>26</sup> Rigal E., Préface, Wittgenstein L., *Notes sur l'expérience privée et les "sense data"*, trad E. Rigal, Mauvezin, T.E.R., 1989, p. II.

<sup>27</sup> Wittgenstein L., *Notes., op. cit.*, p. 45.

<sup>28</sup> Wittgenstein (L.), *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, tome 1, trad. G. Granel, Ed. T.E.R., 1989, n° 501, p. 117. Les manuscrits couvrent la période qui s'étend du 10 mai 1946 au 11 octobre 1947.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, n° 220, p. 60.

<sup>30</sup> Wittgenstein (L.), *Remarques., op. cit.*, n° 906, p.190.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, n° 436, p. 106. Voir aussi n° 438 et 440.

<sup>32</sup>. *Op. cit.*, n° 591, p. 117. n° 503, pp. 117-118. n° 581, p. 131.

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

se fonder sur l'état de mon cerveau : la croyance est le résultat du processus symbolique de la pensée, si bien que vouloir la justifier en la rapportant à un fondement physique revient à confondre le sens et la cause. Affirmer que "mon cerveau est" revient à naturaliser l'identifié subjective au lieu de maintenir l'argument causal dans la perspective d'une proposition logique. Attribuer à autrui une organisation cérébrale semblable à la mienne présuppose la connaissance physiologique de ses pensées, ce qui est impossible. La comparaison de toute pensée avec un processus caché ne peut aboutir à la découverte neurobiologique mais seulement à une analyse des expressions.

La comparaison de processus et d'états corporels avec des processus et des états spirituels oublie souvent le jeu du sens en suivant celui du signe : plutôt que de dire je sens mon pouls, sans doute faudrait-il affirmer que je sens l'irrégularité du pouls. Au contraire de ce réductionnisme vulgaire, qui affirme le "cerveau pense"<sup>33</sup>, il faudrait rappeler que je pense

l'activité de mon cerveau<sup>34</sup>. Aussi L. Wittgenstein en arrive à admettre "qu'aucun processus dans le cerveau ne doit être assigné à l'association ou à la pensée"<sup>35</sup>. Cette position, qu'il serait commode d'assimiler à celle d'un idéaliste spéculatif, reconnaît la complexité du processus neuronal : complexité si protéiforme qu'aucune inférence et finalité interne ne pourraient rendre déchiffrable le processus de pensée. L'absence de cohérence organique interdirait l'agencement neuronal de la pensée.

Le raisonnement de L. Wittgenstein est double : d'une part l'organisation de la matière n'autorise en rien notre conception de la causalité car la multiplicité des phénomènes physiologiques a été organisée par nos catégories. D'autre part notre pensée, à travers ses expressions symboliques, ne peut trouver d'équivalents matériels. L. Wittgenstein en conclut qu'il "est donc parfaitement possible que certains phénomènes psychologiques ne *puissent* faire l'objet de recherches physiologiques, parce que rien ne leur correspondrait physiologiquement"<sup>36</sup>. L'immatérialité de la pensée est moins prouvée que son absence de matérialisation physiologique. Cette élimination de l'explication physiologique<sup>37</sup> aurait pu conduire L. Wittgenstein vers une mystique en préservant le caractère énigmatique de la pensée. Pourtant, réfléchissant sur l'expression "description de l'état d'âme", dans une période comprise entre le 22 octobre 1938 et le 20 mai 1949, L. Wittgenstein refuse de faire de ce jeu de mot un signe physiologique mais plutôt une signification liée au contexte de cette affirmation<sup>38</sup>.

## Conclusion

---

<sup>33</sup> Changeux (J.P.), "Le cerveau, représentation du monde", *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, 1983, chap. IX. J. P. Changeux met en exergue cette phrase de Wittgenstein, "Le tableau me dit soi-même", dans un chapitre de son dernier livre *Raison et Plaisir* (Paris, O. Jacob, 1994, p. 83), où il veut répondre à la question "selon quelles dispositions cérébrales les hommes apprécient-ils l'œuvre d'art ?" !

<sup>34</sup> Wittgenstein (L.), indiquait déjà dans *Notes. op. cit.*, p. 31 : "on pourrait dès le départ enseigner à l'enfant l'expression "je crois qu'il a mal aux dents", au lieu de "il a mal aux dents", en y mettant le ton de voix dubitatif correspondant. On pourrait décrire ce mode d'expression en disant que nous pouvons seulement croire que l'autre a mal aux dents".

<sup>35</sup> Wittgenstein (L.), *Remarques., op. cit.*, n° 909, p. 189.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, n° 904, p. 190.

<sup>37</sup> *Op. cit.*, n° 1012, p. 207. Et n° 1093, p. 224.

<sup>38</sup> Wittgenstein (L.), *Etudes préparatoires à la 2e partie des Recherches Philosophiques*, trad. G. Granel, Mauvezin, T.E.R., 1985, n° 49, p. 30.

## Wittgenstein et la grammaire du cerveau

L'explication physiologique aurait une fonction de dissolution de la question : plutôt que de maintenir l'incompréhension d'un phénomène psychologique la science veut nous désillusionner par des affirmations du type " car ce qui se passe parfois dans le cerveau est ce qui se passe également lorsque... " <sup>39</sup>. La distinction entre la pensée et le cerveau est, pour lui, l'exemple privilégié pour opérer la différence grammaticale entre le sens et le signe : non que la pensée soit le sens de ce dont le cerveau serait le signe, ou inversement, mais parce que nos usages de la langue élimine cette différence grammaticale. Maintenir donc dans le style de l'énoncé cette différence autorise L. Wittgenstein à écrire : " Le cerveau est comme un écrit qui nous convie à sa lecture, et pourtant ce n'est pas un écrit " <sup>40</sup>. Le neurophilosophe se reconnaît par l'élimination de ce "comme " là où le philosophe des sciences se doit de le réintroduire. L. Wittgenstein, bien avant l'expansion des sciences cognitives, aura compris l'importance de la grammaire du cerveau dans l'énoncé neuroscientifique. Le cerveau n'est pas le livre du sujet moderne, il reste l'objet métaphorique par excellence qui est écrit par les neurosciences : le cerveau s'offre à la lecture par la matière à penser mais la matérialité du texte neuroscientifique est une cristallisation.

---

<sup>39</sup> *Op. cit.*, n°77, p. 42.

<sup>40</sup> *Op. cit.*, n° 806, p. 270.